

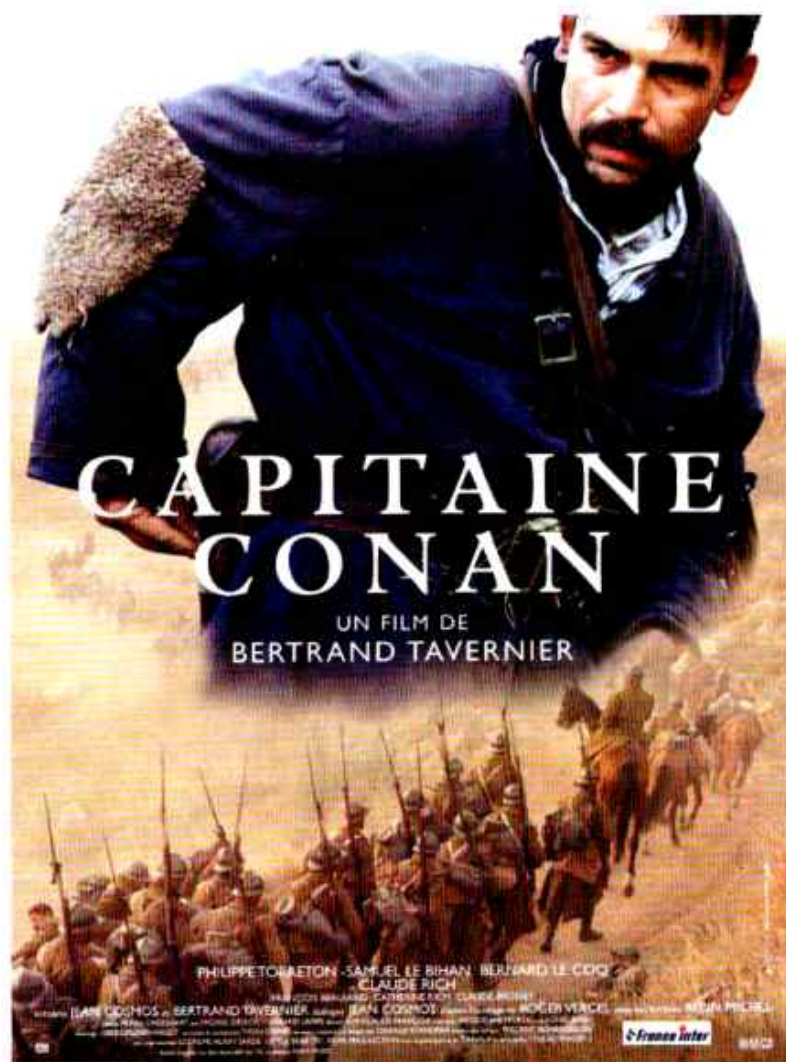
Quand et comment se termine une guerre ? Les historiens militaires se posent cette question pour presque tous les conflits, lorsqu'ils s'interrogent sur ce qui explique une défaite ou une victoire, pourquoi l'un des belligérants accepte de rendre les armes, ou comment sont signés les traités de paix. Le cas de la Première Guerre mondiale, toutefois, est singulier à plus d'un titre : cette « guerre totale » de plus de quatre ans a entraîné des pertes humaines et des destructions matérielles si importantes qu'elle laisse des traces profondes, pour plusieurs générations, dans les sociétés d'après-guerre, leurs démographies, leurs économies et leurs paysages. « Guerre totale », elle a également mobilisé les énergies sans distinction de classe, d'âge ou de genre, radicalisé les enjeux, diabolisé l'ennemi, limité les contestations internes, et rendu d'autant plus difficile le retour à des attitudes du temps de paix.

Singulière, la Première Guerre mondiale l'est aussi parce qu'au moment où les combats s'interrompent sur le front occidental la définition même des vaincus et des vainqueurs est malaisée. L'Allemagne est incontestablement défaite, mais comme elle a échappé à une invasion de son territoire avant la signature de l'armistice, certains responsables politiques et militaires allemands l'estiment « invaincue » : c'est le mot célèbre du chancelier Friedrich Ebert accueillant, le 10 décembre 1918, des soldats démobilisés à la gare de Berlin. Le mythe d'un « coup de poignard dans le dos », selon lequel l'armée allemande ne se serait pas effondrée sur les champs de bataille mais aurait été trahie par les civils, notamment les Juifs et les militants d'extrême gauche, prend racine, au même moment, dans l'opinion publique (cf. p. 24).

A l'inverse, un pays victorieux comme l'Italie n'a pas l'impression de faire partie du camp des vainqueurs : les traités de paix lui concèdent une « victoire mutilée » (Gabriele D'Annunzio). Elle récupère le Trentin, le Haut-Adige, la Vénétie Julienne et l'Istrie avec Trieste (cf. p. 38), mais pas la côte dalmate et la ville de Fiume, pourtant aux deux tiers italienne – elle sera finalement annexée par l'Italie en 1924, à la suite du traité de Rome avec le Royaume des Serbes, des Croates et des Slovènes.

L'impossible date de fin ?

La dernière spécificité de la Première Guerre mondiale tient à sa chronologie, avec des décrochages successifs sur les différents fronts ou l'emboîtement de plusieurs conflits. Dès lors, quand faut-il faire démarrer la « sortie de guerre » ? Au printemps 1917 avec les premiers mouvements d'autodémobilisation de l'armée russe ou au moment du traité de Brest-Litovsk entre les Puissances centrales et le nouveau



L'AUTEUR
Professeur à l'Ohio State University (chaire Donald et Mary Dunn d'histoire de la guerre), Bruno Cabanes est membre du comité scientifique de L'Histoire. Parmi ses publications : *La Victoire endeuillée. La sortie de guerre des soldats français (Seuil, 2004)* et *The Great War and the Origins of Humanitarianism (Cambridge University Press, 2014)*.

DANS LE TEXTE

« Raid sur les Balkans »

Capitaine Conan est un roman autobiographique de Roger Vercel (1934), porté à l'écran par Bertrand Tavernier en 1996.

« Le colonel s'est avancé [...] : Mes amis, j'ai à vous annoncer une grande nouvelle. Nous sommes vainqueurs ! Depuis le 11 novembre, la guerre est finie sur le front français. [...] Il a bien raison, le vieux, de ne point faire un sort à cet avis qui ne nous concerne pas ! Nous, on l'a eu, notre armistice, on l'a depuis bientôt deux mois [armistice avec la Bulgarie] : il a marqué, pour le régiment, le début de cet effrayant raid par-dessus les Balkans. [...] Leur armistice à eux, ce sera autre chose ! Des permissions, des balades, la bonne vie !... Nous, on est et on reste : Armée de Salonique ! »

Roger Vercel, *Capitaine Conan*, Albin Michel, 1934, pp. 15-16.

« L'heure sacrée » : 11 novembre, 11 heures

Lorsque les soldats, sur le front, apprennent que l'armistice a été signé avec l'Allemagne, c'est d'abord la stupeur qui l'emporte : du côté des Alliés on ne pensait pas l'Allemagne si proche de la défaite. La joie est trop mêlée aux deuils pour être exprimée : « C'est signé ! Nous nous sommes regardés, nous avons serré la main, nous avons choqué nos quarts et simplement nous avons soupiré : "Alors c'est fini ! Nous vivrons !" Alors, l'un de nous murmure : "Ah ! Si ce pauvre

Millet qui avait été tué au mont Kemmel était là..." La joie de vivre, la pensée de nos morts, la grandeur de l'instant, voilà ce que fut pour nous l'armistice », se souvient Alfred Detrey. La haine à l'égard de l'ennemi n'a pas disparu. Les premiers gestes des soldats sont pour leurs camarades morts. Les corps laissés à l'abandon sur le no man's land sont enterrés, les tombes provisoires sont fleuries. C'est dans la communion des vivants et des morts qu'a été vécu l'armistice. **B. C.**

Au moment où les régiments français défilent dans les villes, ils empruntent parfois le chemin inverse qu'avaient suivi les mobilisés de l'été 1914

►►► gouvernement bolchevique, qui signe une « paix séparée » le 3 mars 1918 ? Ou peut-être lorsque l'Allemagne commence à perdre la guerre sur le front occidental, la date du 8 août 1918, « jour de deuil de l'armée allemande » (Ludendorff), étant généralement conçue comme un tournant ?

Quelle que soit la chronologie retenue, à l'hiver 1918, d'autres affrontements prennent bientôt (ou ont déjà pris) le relais. Entre 1917 et 1923, on recense pas moins de 27 conflits violents en Europe : des guerres civiles comme en Finlande (janvier-mai 1918), en Russie (1917-1923), en Allemagne (1918-1919) et en Irlande (1922-1923), où interviennent des anciens combattants de 14-18 (membres des *Freikorps* – corps francs – allemands, *Black and Tans* en Irlande, *arditi* italiens...), avec des armes et des tactiques héritées du conflit mondial ; la guerre soviéto-polonaise (1919-1921) ou la guerre gréco-turque (1919-1922). Tous ces conflits font plus de victimes que l'ensemble des pertes françaises, britanniques et américaines durant la Grande Guerre.

Face au chaos qui suit la Première Guerre mondiale, les historiens ont pris l'habitude, depuis les années 2000, de préférer la notion de « sortie de guerre » à celle d'« après-guerre » utilisée jusque-là par l'histoire diplomatique. Ce changement de terminologie s'explique par

l'essor de l'histoire culturelle et des travaux sur la mémoire, dans un contexte de relecture de l'événement fondateur du xx^e siècle que fut la Grande Guerre. Ce qu'il signifie d'abord, c'est que la chronologie de l'histoire des relations internationales est en décalage avec la réalité du début des années 1920. Prenons l'exemple d'un pays victorieux comme la France. Au moment où les régiments français sont démobilisés et défilent dans les villes, on leur fait emprunter parfois symboliquement le chemin inverse de celui qu'avaient suivi les mobilisés de l'été 1914. Le passage de la guerre à la paix est donc vu comme une entrée en guerre à rebours : on serait passé, de manière presque instantanée (c'est le sens de « l'heure sacrée » du 11 novembre à 11 heures), de l'état de guerre à l'état de paix.

Pourtant, la question des lendemains de guerre est loin d'être aussi simple. D'un point de vue strictement militaire, considérer le 11 novembre, ou d'ailleurs les autres armistices (ceux du 29 septembre pour la Bulgarie, du 30 octobre pour l'Empire ottoman, du 3 novembre pour l'Autriche-Hongrie) comme la fin de la guerre est un contresens : l'armistice n'est qu'une interruption temporaire des combats, pas la fin des hostilités qui n'intervient officiellement qu'au moment de la conclusion des traités de paix signés avec l'Allemagne à Versailles le 28 juin 1919, avec l'Autriche-Hongrie à Saint-Germain-en-Laye le 10 septembre 1919, avec la Bulgarie à Neuilly-sur-Seine le 27 novembre 1919, avec la Hongrie à Trianon le 4 juin 1920, avec la Turquie à Sèvres le 10 août 1920.

Dans son roman *Capitaine Conan* (1934, adapté avec force à l'écran par Bertrand Tavernier en 1996), Roger Vercel signale l'absurdité d'une coupure nette entre guerre et paix, lorsqu'il décrit

EXPRESSION CLÉ

Sortie de guerre

A l'expression « après-guerre » qui introduit une rupture entre temps de guerre et temps de paix, les historiens préfèrent désormais celle de « sortie de guerre » pour rendre compte de la complexité et des différentes chronologies de ce passage de la guerre à la paix.

A SAVOIR

Six armistices

Focsani

9 décembre 1917
entre la Roumanie
et l'Allemagne.

Brest-Litovsk

15 décembre 1917
entre la Russie
bolchevique et
l'Allemagne.

Salonique

29 septembre 1918
entre la Bulgarie
et les Alliés.

Moudros

30 octobre 1918
entre l'Empire
ottoman et
les Alliés.

Villa Giusti

(près de Padoue)
3 novembre 1918
entre l'Autriche-
Hongrie et l'Italie.

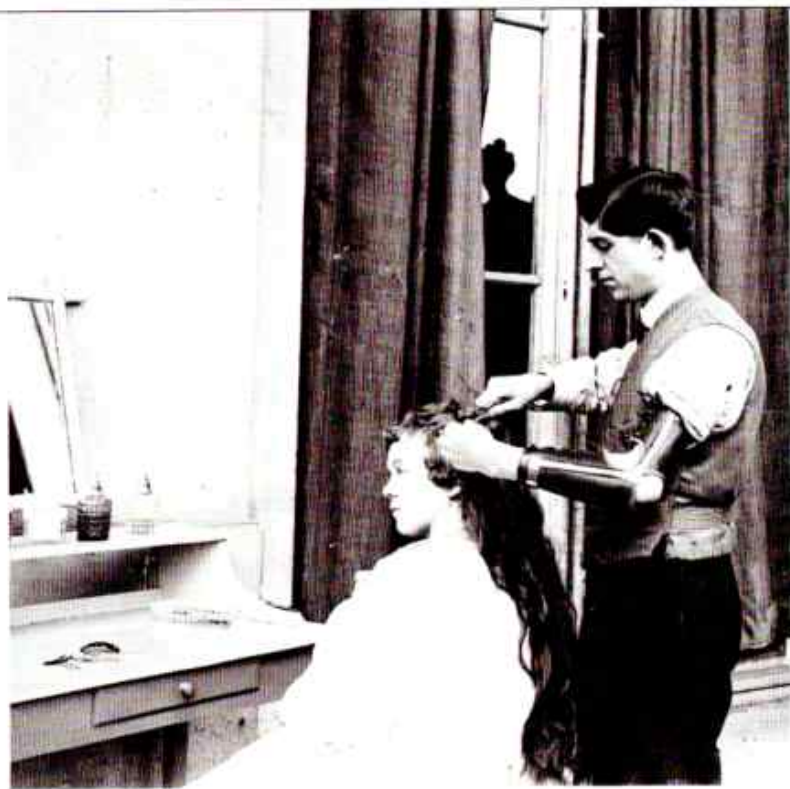
Rethondes

11 novembre 1918
entre l'Allemagne
et les Alliés.

un régiment français de l'armée d'Orient, miné par la dysenterie, sur les bords du Danube. C'est là, le 22 novembre en début d'après-midi, qu'on leur lit le communiqué de Foch qui s'achève par ces mots : « *L'armistice est entré en vigueur, ce matin à 11 heures.* » Entre le 11 novembre 1918 et le 28 juin 1919, temps suspendu entre guerre et paix, les armées alliées procèdent à une lente démobilisation – classe d'âge par classe d'âge dans le cas de l'armée française, qui interrompt d'ailleurs la libération de ses soldats pendant quelques semaines, au printemps 1919, afin de forcer les Allemands à signer la paix.

La haine de l'ennemi

A partir de là, le sort des vainqueurs et celui des vaincus sont radicalement différents, même si cette distinction nette entre les deux camps, que nous utiliserons ici par commodité, ne doit pas faire oublier la diversité des situations nationales en fonction de ce que fut l'expérience de guerre, des rapports de force entre pays, de leur place dans l'échiquier géopolitique et des enjeux de la reconstruction. Mais précisons d'emblée : ce qui fait la différence entre pays vainqueurs et pays vaincus, ce n'est pas une sortie de guerre plus ou moins rapide ou facile ; la véritable différence tient à la maîtrise du temps et de l'espace. Ce sont les vainqueurs qui dictent le calendrier des négociations de paix, redessinent les nouvelles frontières et imposent leur lecture du conflit (cf. p. 50). Considérer le 11 novembre 1918 ou



Vie civile

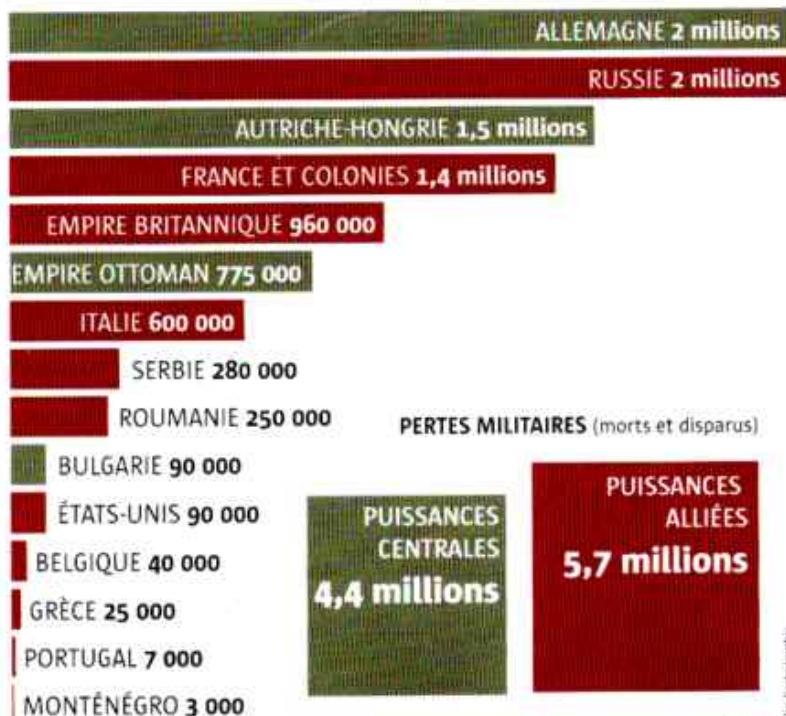
Un ancien soldat, amputé du bras et appareillé, est employé comme garçon coiffeur (photo d'avril-mai 1919).

le 28 juin 1919 comme la fin de la guerre, c'est un point de vue de vainqueur.

Dans les pays victorieux, « sortir de la guerre » prend également beaucoup de temps. Dans un pays envahi, occupé et partiellement détruit comme la France, il faudra une dizaine d'années pour que la plupart des habitations soient relevées de leurs ruines, au prix de l'abandon de la « zone rouge » jugée inconstructible. Dans les autres pays alliés qui n'ont pas fait l'expérience des combats sur leur territoire, les traces de la guerre sont visibles dans les hôpitaux ou dans les foyers endeuillés. En Grande-Bretagne, si l'on en croit les statistiques officielles, le nombre de vétérans recevant des pensions pour *shell shock* (« obusite ») est en constante augmentation au début des années 1920, soit que les troubles psychiques se manifestent plusieurs années après l'armistice, soit que les patients aient été mieux diagnostiqués (cf. p. 96). Le vétéran traumatisé est l'une des grandes figures de la littérature britannique de l'après-guerre, depuis *The Return of the Soldier* (1918) de Rebecca West jusqu'à *L'Amant de lady Chatterley* (1928) de D. H. Lawrence. Aux États-Unis, le retour des soldats se déroule sur fond de recrudescence des tensions raciales et d'une peur des mouvements anarchistes et communistes.

Utiliser le terme « sortie de guerre » au lieu d'après-guerre, c'est souligner également la complexité des parcours qui conduisent les individus, militaires ou civils, mais aussi les groupes sociaux, à prendre des distances avec leur expérience de guerre, et à la réinvestir dans la construction de la paix. Parallèlement à la démobilisation militaire s'engage sur le long ▶▶▶

10 millions de soldats disparus



Source : encyclopédie.1914-1918-online.net

Origines, L'Espresso

►►► terme un autre processus, la « démobilisation culturelle » (John Horne), qui conduit les ennemis d'hier à renouer une forme de dialogue : les rencontres du premier Congrès démocratique international organisées par Marc Sangnier, proche de la démocratie chrétienne, en décembre 1921 ou de la Conférence internationale des associations de mutilés et anciens combattants (Ciamac) à Genève à partir de 1925 en offrent de bons exemples.

N'imaginons pas toutefois la « démobilisation culturelle » comme une évolution linéaire

et presque inéluctable à mesure que la guerre s'éloigne. Dans l'immédiat après-guerre et au début des années 1920, c'est encore la haine de l'ennemi qui domine, ce qu'illustre avec éloquence la scène des enfants agressant la jeune Angèle dans *J'accuse* (1919) d'Abel Gance ou l'attitude des villageois allemands à l'égard du vétéran français Paul Renard dans *Broken Lullaby* (*L'Homme que j'ai tué*, 1932) d'Ernst Lubitsch. Trop de souffrances, trop de vies détruites. Accepter de se rapprocher de l'ancien ennemi, ce serait, pour beaucoup, trahir les morts, qui sont encore ensevelis dans les champs de bataille.

Dans le domaine scientifique aussi la « démobilisation culturelle » est chaotique. La plupart des historiens français s'emploient, au début des années 1920, à justifier les réparations exigées de l'ennemi en cherchant à prouver, documents à l'appui, la responsabilité de l'Allemagne dans le déclenchement des hostilités. Gabriel Hanotaux veut désormais proscrire les notes infrapaginales, qu'il juge « typiquement allemandes », dans les articles scientifiques. En ce qui concerne les sciences exactes, l'Allemagne est exclue de l'International Research Council jusque vers 1925. A ce stade, le célèbre mathématicien français Émile Picard, qui a perdu son père lors du siège de Paris en 1870 et ses deux fils en 14-18, estime d'ailleurs que six années constituent « un temps bien court pour jeter un voile sur tant d'actes odieux et criminels, surtout quand aucun regret n'a été exprimé ».

Désintégration des empires

Dans le camp des vaincus, la défaite, avec la violence sourde qu'elle porte en elle, n'est pas seulement le résultat d'un rapport de force entre pays, mais un état d'esprit. En Allemagne, par exemple, elle recouvre des réalités variées : l'occupation de la Rhénanie, l'instabilité politique de la république de Weimar, l'humiliation du traité de Versailles, la perte des régions frontalières orientales, dont sont issus majoritairement, et ce n'est pas une coïncidence, les membres des corps francs qui, par refus de se démobiliser, mènent la lutte contre-révolutionnaire en 1919-1920 (cf. p. 30).

En Europe centrale, la défaite s'accompagne de la disparition de l'Empire austro-hongrois et d'une humiliante amputation territoriale (la Hongrie perd 70 % de son territoire). En Russie, l'affaiblissement du pouvoir étatique ouvre un espace pour les « seigneurs de la guerre » qui multiplient les pogroms avec leurs armées privées. Dans cette période si particulière du « communisme de guerre » (1918-1921), la lutte contre les opposants contre-révolutionnaires (réels ou supposés), contre les forces d'intervention étrangères (qui atteignent 20 000 hommes en 1919), contre les « ennemis de classe », la guerre soviéto-polonaise (1919-1921) qui fait entre 100 000 et 150 000 morts, les luttes

En Russie, l'affaiblissement du pouvoir étatique ouvre un espace pour les « seigneurs de la guerre » qui multiplient les pogroms

WOLNOŚĆ BOLSZEWICKA



1919-1921 : la Pologne contre l'URSS

Affiche de propagande polonaise contre la Russie bolchevique pendant la guerre soviéto-polonaise (1919-1921) montrant Trotski en chef des tortionnaires. Alors que la Russie est sortie de la Première Guerre mondiale avec la paix de Brest-Litovsk le 3 mars 1918, s'ouvre la période du « communisme de guerre » (1918-1921) où se mêlent guerre civile entre Rouges et Blancs, guerre contre la force d'intervention étrangère (20 000 hommes, Britanniques, Français, Américains...) et guerre contre la Pologne qui fait près de 150 000 morts, le tout dans un climat de violence permanent.



Pékin La Chine, qui fait partie des pays vainqueurs, voit les anciennes concessions allemandes sur son territoire passer dans le giron japonais. Des étudiants se rassemblent alors le 4 mai 1919 à Pékin devant la porte Tian'anmen pour protester (ci-dessus).

ethniques diverses se combinent pour maintenir un climat de violence quasi permanent. « *Tout ce que nous avons vécu [depuis l'armistice], et tout ce que nous continuons à vivre, n'est que le prolongement et la transformation de la guerre mondiale* », constate le philosophe russe Piotr Struve, passé du camp des bolcheviks à celui de l'Armée blanche pendant la guerre civile.

Dans le même temps, la désintégration des empires européens entraîne une résurgence des nationalismes dans le Caucase, dans les nouveaux États baltes, en Pologne, mais aussi hors d'Europe. Les troubles qui éclatent en Afrique et en Asie sont à la mesure des attentes considérables que les peuples colonisés avaient placées dans la personne du président Wilson et dans le wilsonisme (cf. p. 88). En 1919, nombreux sont ceux qui considèrent la conférence de la paix de Paris comme un test de la détermination occidentale à voir appliqué le droit à l'autodétermination. La délégation chinoise, composée de jeunes diplomates occidentalises, militait pour le transfert à la Chine des anciennes concessions allemandes dans le Shandong. Avec l'échec des négociations, des manifestations antijaponaises éclatent dans toute la Chine, notamment le 4 mai 1919 à Pékin. Le 13 avril 1919, lors du massacre d'Amritsar, dans la province du Pendjab, les soldats du général anglais Reginald Dyer répriment dans le sang le mouvement nationaliste indien, tuant près de 400 manifestants. Ces violences dans le monde colonial sont aussi directement issues de la Grande

A SAVOIR

27 conflits

C'est le nombre de conflits violents entre 1917 et 1923 en Europe dénombrés par Robert Gerwarth (*Les Vaincus*, [2016], Seuil, 2017), parmi lesquels :

- de nouvelles guerres, principalement la guerre soviéto-polonaise (1919-1921) et la guerre gréco-turque (1919-1922) ;
- des guerres civiles comme en Finlande (janvier-mai 1918), en Russie (1917-1923), en Allemagne (1918-1919) et en Irlande (1922-1923).

Ces conflits font plus de victimes que le total des morts français, britanniques et américains en 14-18. D'autres violences éclatent contre la présence coloniale en Inde et en Égypte, en Algérie et en Indochine.



Tianjin Des chasseurs alpins en garnison dans ce port chinois, août 1919.

►►► Guerre et des espoirs d'un monde nouveau qu'elle avait fait naître.

Dans la première moitié des années 1920, le monde d'après-guerre doit donc faire face à quatre enjeux majeurs : le premier est la difficulté à sortir de la « culture de guerre », qui se trouve réinvestie par les associations d'anciens combattants dans le combat pacifiste, mais aussi réutilisée à leur profit par les groupes nationalistes et les mouvements préfascistes, sous les effets de ce que l'historien George Mosse a appelé la « brutalisation », autrement dit une contamination de la vie politique d'après-guerre par la violence de guerre.

Le deuxième est la poussée des revendications nationales, au nom du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, en Europe et hors d'Europe. Le troisième enjeu est l'aggravation de problèmes transnationaux, comme les mouvements de réfugiés (cf. p. 68), les crises humanitaires ou les foyers épidémiques, qui ne peuvent être pris en charge par des États individuellement et nécessitent l'action coordonnée d'organismes comme la Société des nations, le Bureau international du travail ou la Croix-Rouge, ou celle d'organisations

DANS LE TEXTE

« Un monde sans confiance »

Dans son *Journal de guerre*, la romancière Vera Brittain, qui a perdu son fiancé, son jeune frère et plusieurs de ses amis dans les combats, décrit le deuil de masse qui frappe la totalité des familles, et comment il affecte la perception de l'avenir et d'un bonheur individuel possible. Elle s'engagera dans le pacifisme.

« Ce n'est que progressivement que je mesurai que la guerre m'avait condamnée à vivre jusqu'à la fin de mes jours dans un monde sans confiance ni sécurité, un monde où chaque relation personnelle qui m'est chère serait craintivement chérie dans l'ombre de l'appréhension ; où l'amour serait perpétuellement menacé par la mort, et où le bonheur apparaîtrait telle une maison sans durée, bâtie sur les sables mouvants du hasard. Je pourrais l'avoir de nouveau, mais jamais plus je ne devrais le retenir. »

Vera Brittain, *Chronicle of Youth. The War Diary, 1913-1917*, New York, Morrow, 1981.

Note

1. J. Giono, « Je ne peux pas oublier », *Europe* n° 143, novembre 1934, republié dans *Refus d'obéissance*, Gallimard, 1937.

« Depuis vingt ans, je ne me suis pas lavé de la guerre. L'horreur de ces quatre ans est toujours en moi » (Giono)



Abel Gance fait revenir les morts

Dans son *J'accuse* tourné alors que la guerre n'est pas finie et qui sort en 1919, le réalisateur met en scène un ancien poilu. Dans une des scènes les plus célèbres, le héros ressuscite les morts à l'ossuaire de Douaumont (ci-dessus). Ces fantômes accusent les vivants d'avoir trahi les disparus et leur demandent que leur sacrifice n'ait pas été vain. En 1938, Abel Gance tournera une deuxième version de son œuvre, mais, cette fois, dans une tonalité pacifiste.

humanitaires comme la Near East Foundation, créée en 1915 (qui devient en 1919 le Near East Relief) ou Save the Children (1919).

Enfin, la plupart des modèles d'avant-guerre sont en crise, par exemple le modèle diplomatique traditionnel, avec ses codes, ses rituels et son langage, détruits par la nature même de la guerre mondiale et sa violence, et le modèle libéral, qui subit les assauts du contre-modèle communiste, et doit faire face à d'importants mouvements de grève après guerre, en Europe, aux États-Unis et au Canada.

Le poids des morts sur les vivants

S'il fallait identifier, dès lors, quelques moments charnières dans le mouvement de « sortie de guerre », plusieurs options sont possibles : on pourrait retenir l'année 1923, qui marque la fin du conflit en Anatolie et en Thrace orientale après la signature du traité de Lausanne, au prix d'un échange forcé de populations (1,2 million d'Anatoliens orthodoxes quittent la Turquie pour la Grèce et 400 000 musulmans font le chemin inverse), l'année 1924, où le plan américain Dawes aménage le paiement des réparations par l'Allemagne, ou encore l'année 1925, celle des accords de Locarno, reconnaissance des frontières par l'Allemagne et première tentative pour faire table rase des « cultures de guerre ». Conciliation, arbitrage et stabilisation semblent s'imposer dans les relations internationales – ce ne sera que temporaire, la crise économique de 1929 et la poussée des fascismes remettant en cause cet équilibre.

Mais la chronologie de l'histoire diplomatique, on l'a dit, ne parvient pas à rendre compte de

